Entretien avec Réfléchir & Agir (2007)

1) *Pourquoi avoir pris ce pseudonyme d'Alain de Benoist (les pseudos ont toujours une signification) ?*

Oh la, ça commence bien ! Je ne sais pas dans quelle officine vous êtes allé pêcher cette fadaise mais je dois dire que celle-là on ne me l'avait encore jamais fait ! Mon père, qui s'appelait aussi Alain de Benoist, a fini sa carrière comme inspecteur général des ventes des parfums Guerlain. Mon grand-père, Charles de Benoist, créateur de la marque automobile Licorne, avait épousé Yvonne Druet, ancienne secrétaire de Gustave Le Bon, qui était la fille de Paul Druet, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Poitiers, et de Delphine Moreau, sœur du peintre Gustave Moreau. Mon arrière-grand-père, Constant de Benoist, chef de bataillon de l'armée territoriale, époux de Louise Apolline de Herte, était maire de Ferrière-les-Amiens, dans la Somme. Mon arrière-arrière-grand-père, Victor de Benoist, a été maire de Waly et député de la Meuse. Tous ces gens-là auraient été très surpris d'apprendre que j'ai pris leur nom de famille comme « pseudonyme » ! En fait de pseudonyme, celui que j'ai adopté pour signer mes premiers articles était Fabrice Laroche (je tenais à ce que n'y figure aucune particule). Par la suite, j'ai utilisé le pseudonyme de Robert de Herte, porté par mon arrière-grand-mère, mais aujourd'hui sorti de l'usage. La famille de Benoist est apparentée à celles de Jeanne d'Arc, Turgot et Tocqueville. C'est une famille d'origine belge, et plus lointainement néerlandaise, installée en France depuis le XIXe siècle. Ceux qui s'imaginent qu'Alain de Benoist est un « pseudonyme » ont d'autant moins d'excuses que ma généalogie complète a été plusieurs fois publiée, par exemple dans l'*Etat présent de la noblesse belge* (1984) et par Joseph Valynseele en 1994.

2) *Ce qu'on a improprement appelé la Nouvelle Droite restera le courant intellectuel le plus riche de l'après-guerre (peut-être même le seul), avec une influence durable, un peu comme l'Action française dans l'entre-deux-guerres… En êtes-vous conscient et où en est aujourd'hui la ND ?*

L'école de pensée à laquelle les médias ont en 1979 donné le nom de Nouvelle Droite (une désignation que je n'ai jamais beaucoup appréciée) poursuit depuis bientôt quarante ans un travail d'études et de recherche dont le principal acquis, aujourd'hui comme hier, réside dans ses publications. Au fil des années, la ND a constamment poursuivi un travail d'approfondissement rigoureux, sans concessions, à l'écart des modes et des pensées convenues. Je crois être bien conscient à la fois de ses insuffisances et, en effet, de son caractère véritablement historique. Malgré le manque de moyens dont elle a toujours souffert, la ND reste sans équivalent, ne serait-ce que par sa durée et sa continuité. Cela dit, son histoire reste encore à écrire, ce qui ne pourra être fait que par un tiers objectif et bien

documenté.

3) *Comment expliquez-vous l'aversion qu'a la « droite » pour la réflexion politique et les intellectuels, ce qui ne date pas d'hier…*

Cela ne date pas d'hier en effet, et comme j'ai une tournure d'esprit essentiellement philosophique, j'en ai toujours souffert. La droite n'est pas fondamentalement réflexive, mais réactive : elle marche à l'enthousiasme ou à l'indignation, ce qui explique qu'elle se soit si souvent fourvoyée. Cette tendance me paraît même s'être aggravée avec le temps. Un travail de réflexion demande toujours un certain effort. Or, nous ne vivons pas dans une époque qui favorise l'effort, c'est le moins qu'on puisse dire. Les intellectuels sont donc plus que jamais perçus comme des coupeurs de cheveux en quatre ou des penseurs coupés des réalités. Dans le meilleur des cas, la droite n'a qu'une conception utilitariste ou instrumentale du travail de la pensée : les idées n'ont d'intérêt que si elles « servent à quelque chose ». C'est évidemment une rupture totale avec l'esprit des Anciens. D'autres, se référant à Goethe (qui était pourtant avant tout un penseur) aiment à opposer les théories « toujours grises » à l'« arbre toujours vert de la vie ». Jolie formule et bel alibi. Reste à savoir si, lorsque c'est la vie elle-même qui est devenue « grise », ce n'est pas dans le travail théorique qu'il faut rechercher la possibilité d'un « reverdissement ».

4) *Quels reproches feriez-vous à ce qu'on a coutume de nommer l'« extrême-droite » française ?*

L'« extrême droite », dont je ne fais pas partie, est aujourd'hui ostracisée un peu partout, ce qui n'est certainement pas normal. Critiquer ceux qu'on ostracise me gêne, car ne suis pas de ceux qui hurlent avec les loups dans l'espoir d'être « acceptés » ou « reconnus ». De plus, je n'aime pas tirer sur les ambulances, quelle qu'en soit la couleur. Mais je ne me déroberai pas à votre question. Comme beaucoup de sous-cultures de marge, l'extrême droite compte en son sein à la fois le pire et le meilleur : des idéalistes intelligents, des militants dévoués et sentimentaux, mais aussi des psychorigides, sans oublier les « petites brutes » dont parlait Bernanos. Ses principaux défauts ? Le plus grave (et le plus constant) est sans doute de confondre l'appartenance et la vérité. Je citerais ensuite, pêle-mêle, sa tendance à confondre l'extrémisme et l'esprit révolutionnaire, son inaptitude à analyser la complexité des choses, sa fâcheuse propension à confondre la politique et la guerre civile (et à oublier que le but de la guerre est la paix), son goût des batailles perdues d'avance, son obsidionalisme, ses nostalgies, ses rancœurs, sa tendance à recycler perpétuellement les mêmes articles consacrés aux mêmes auteurs, sa conviction qu'il y a toujours des « hommes en trop » qu'il vaudrait mieux faire disparaître, sa façon de s'en prendre aux hommes plutôt qu'aux idées, sa paresse intellectuelle, sa façon de fétichiser les référents « héroïques », son inattention marquée pour le social, sa tendance à n'interpréter le monde de demain qu'en fonction de ce qu'il était hier, sa manière d'instrumentaliser le peuple tout en condamnant la démocratie, qui est le seul régime lui permettant de participer à la vie publique. J'en passe. Ce pourrait être la matière d'un livre.

5) *Quel regard froid d'entomologiste portez-vous sur l'évolution du Front National depuis le début des années 80 ? Quel avenir pour lui ?*

Contrairement à vous sans doute, je pense que certaines de ses évolutions récentes témoignent

d'un certain réalisme. Mais tout cela est venu trop tard. Je n'ai jamais été attiré par le Front national et n'ai jamais voté pour lui. Je ne l'ai jamais diabolisé non plus. Aujourd'hui, je ne lui vois guère d'avenir. Son histoire s'inscrit dans celle du cycle chiraco-miterrandien qui vient lui-même de s'achever.

6) *Que répondre à ceux qui n'ont pas compris votre changement de cap sur la question de l'identité ethnique de l'Europe, ce Bad Godesberg de la ND ?*

D'abord qu'il n'y a jamais eu de Bad Godesberg ! A partir des années 1970, la lecture approfondie des revues et des ouvrages spécialisés dans l'étude des sciences de la vie m'a convaincu à la fois de la réalité des races et de l'inanité des théories « raciales ». Mon premier article contre le racisme a paru dans *Eléments* en novembre 1974. Pendant plus de trente ans, j'ai poursuivi et développé cette critique, qui est bien entendu d'une tout autre nature que l'« antiracisme » moralisateur et mondain aujourd'hui véhiculé par l'idéologie dominante. Julius Evola, qui est je crois un auteur que vous aimez bien, disait dans *Les hommes au milieu des ruines*, à propos des « hommes différenciés » qu'il espérait voir apparaître : « Pour eux, l'idée, et l'idée seule, doit représenter la vraie patrie. Pour eux, ce n'est pas le fait d'appartenir à une même terre, de parler une même langue ou d'être du même sang qui doit unir ou diviser, mais le fait d'être ou de n'être pas rallié à la même idée ». En 1977, dans mes « Vingt-cinq principes de "morale" » repris dans *Les idées à l'endroit*, j'exprimais à peu près la même idée en écrivant : « Tous les hommes de qualité son frères, n'importe la race, le pays et le temps ».

En développant ma philosophie politique, j'ai constamment essayé d'expliquer deux choses. D'abord que toute approche des sociétés humaines en termes de naturalisme est une démarche réductionniste qui se voue par là même à manquer son objet. Ensuite que la politique ne se comprend qu'en référence à son essence propre, en sorte que, dès qu'on la fait dépendre de critères non politiques, qu'ils soient économiques, esthétiques, guerriers, héroïques, ethniques, éthiques ou moraux, on tombe dans ce que Julien Freund appelait l'impolitique. Je ne sais pas trop que dire à ceux qui ne comprennent pas cela, sinon peut-être d'essayer encore de me lire. Mais je crains que beaucoup d'entre eux ne veuillent tout simplement pas comprendre – ou plus exactement que ce qu'ils veulent, c'est autre chose que comprendre, par exemple se faire plaisir.

7) *Qu'est-ce qui vous relie encore aujourd'hui à vos vieux amis français Dominique Venner, Pierre Vial ou Jean-Claude Valla ?*

Beaucoup de choses, et d'abord de grands et forts souvenirs. Se créer de beaux souvenirs est l'un des devoirs de l'existence. Jean-Claude Valla, qui a été un remarquable secrétaire général du GRECE, est un vieux complice de plus de quarante ans. Dominique Venner est devenu un historien de qualité, dont j'admire l'écriture et le style. Pierre Vial, que je connais lui aussi depuis les années 1960, a choisi une voie qui n'est pas la mienne (et qui n'a pas toujours été la sienne), ce qui est bien son droit : chacun fait usage de sa liberté à sa guise. Bien entendu, je ne suis pas toujours d'accord avec mes amis et mes amis ne sont pas toujours d'accord avec moi, ce qui est une excellente chose (quel ennui que d'être toujours d'accord sur tout !), aussi longtemps du moins qu'on n'a pas recours aux arguments *ad hominem*, qui déshonorent ceux qui les emploient. Ce sont les désaccords qui permettent d'éprouver l'amitié.

8) *Vous avez écrit : « La forme-parti est en voie d'épuisement, et les hommes qui parviennent au pouvoir ont surtout le loisir d'y mesurer leur impuissance. » Comment envisagez-vous la*

mutation du politique dans les décennies à venir ?

La politique, c'est l'histoire en action, et c'est aussi l'art du possible. Il y a toujours du politique dans les sociétés humaines – c'est encore l'un des traits qui les distinguent des sociétés animales –, mais ses formes et ses instances ont toujours varié dans l'histoire. La forme-parti et l'Etat-nation ont joué un rôle considérable à l'époque de la modernité, qui s'achève elle aussi. Les grandes institutions surplombantes s'étant épuisées en même temps que les « grands récits » idéologiques qui les soutenaient, je pense que le politique va de plus en plus se confondre avec les nouveaux mouvements sociaux, les réseaux d'initiative citoyenne et les communautés locales. Carl Schmitt avait très bien vu que ce qui menace le plus le politique est le déploiement de la double polarité de l'économie (le marché) et de la morale (l'idéologie des droits de l'homme). C'est à cette prise en tenaille qu'il faut échapper.

9) *La lecture d'« Eléments » n'est-elle pas trop ardue et élitiste ? Leurs rédacteurs en ont-ils conscience ? Est-ce un parti pris, une volonté précise ?*

« Ardu » est un mot qui n'a pas de sens en soi. Le lecteur de *Voici* trouve certainement que la lecture de *L'Express* ou du *Point* est « ardue », de même que le lecteur du *Point* a sans doute du mal à lire *Esprit* ou *Commentaire*, tandis que le lecteur d'*Esprit* peut trouver difficile la lecture de la *Revue de métaphysique et de morale*. En la matière, tout est nécessairement relatif. Beaucoup de lecteurs de *Krisis* ne lisent d'ailleurs pas *Eléments*, qu'ils jugent superficiel ou léger ! Personnellement, je ne trouve pas qu'*Eléments* soit une revue difficile à lire. Elle publie certes des dossiers de fond, mais aussi, dans ses pages « Cartouches », une multitude d'informations sur tous les sujets. C'est ce qui explique qu'elle ait pratiquement doublé son lectorat ces dernières années, ce qui n'est pas négligeable pour une revue qui ne bénéficie d'aucune subvention. En même temps, il faut bien réaliser que, comme je le disais à l'instant, un vrai travail de réflexion exige un minimum d'efforts. Comme aujourd'hui tout le monde a tendance à aller au plus facile, on trouve vite « élitiste » ce qui est en fait d'un niveau moyen. J'ai toujours essayé pour ma part d'écrire d'une manière aussi pédagogique que possible. Une nouvelle maquette d'*Eléments* est par ailleurs à l'étude pour rendre la revue plus vivante. Cela devrait répondre à votre attente.

10) *Vous avez la réputation d'avoir une des plus grandes bibliothèques privées de France ? Compte-t-elle tant de volumes que cela ? Vous est-il donc nécessaire de tout garder pour travailler ?*

La dernière fois que j'ai compté mes livres, j'en avais déjà plus de 150 000. C'est évidemment avant tout une bibliothèque de travail, mais vous avez raison : de la majorité de ces livres, je n'ai pas plus besoin qu'Ernst Jünger n'avait besoin des coléoptères qu'il amassait par milliers dans ses tiroirs ! Le problème, c'est que je suis aussi un collectionneur qui ne peut pas s'empêcher de tenter d'acquérir tout ce qui paraît sur les sujets qui l'intéressent, y compris les œuvres des auteurs qu'il affectionne même quand elles sont éditées en turc ou en chinois. La « collectionnite » est généralement le fait des mélancoliques et des anxieux. La sagesse venant avec l'âge, je devrais sans nul doute me débarrasser d'un bon tiers de mes livres !

11) *Vous avez eu la chance de rencontrer et de vous lier d'amitié avec des gens comme Konrad Lorenz, Arthur Koestler, Ernst Jünger, Emil Cioran… Quelles sont les rencontres qui*

vous ont le plus marqué ?

D'une manière générale, il est toujours dangereux de chercher à rencontrer les auteurs qu'on admire, car on court le risque d'être déçu. Ce ne fut toutefois pas le cas avec les quatre personnages que vous citez. J'ai aussi été lié d'une grande amitié avec Louis Rougier, Georges Dumézil, Raymond Abellio, Louis Pauwels, Armin Mohler ou Jean Cau. Cela dit, je distingue toujours les sentiments que je peux éprouver envers les hommes et ce que je pense de leurs œuvres. Je regrette infiniment de n'avoir pas connu René Char, Pasolini, George Orwell ou Antonin Artaud, mais il y a aussi des auteurs pour lesquels je n'éprouve pas la moindre admiration, alors que leur œuvre a exercé sur moi une influence durable.

12) *Vous avez déjà dit que vous aviez songé, tout jeune, à devenir réalisateur de cinéma. Quels cinéastes, vivants ou morts, font votre admiration ?*

La réalisation cinématographique a en effet été ma vocation première. Je m'en suis vite détourné sous la double influence de la politique et du journalisme. Il n'en reste pas moins que j'ai toujours nourri pour le cinéma une vraie passion. Etudiant en droit, je voyais chaque soir trois films de suite à la Cinémathèque de la rue d'Ulm. Le souvenir que j'en ai gardé reste un enchantement : découvrir en l'espace de quelques années les chefs d'œuvre de Fritz Lang et d'Erich von Stroheim, de Pabst et de Murnau, d'Eisenstein et de Dovjenko, de Jean Renoir et de Robert Bresson, de Buñuel et de Rossellini, m'a marqué d'une manière véritablement indélébile. Le cinématographe, qui a été le grand art populaire de la première moitié du XXe siècle, c'est l'image en mouvement, procédé qui n'a besoin ni de la couleur ni même du parlant. C'est aussi un formidable auxiliaire de la psychologie. J'aime le cinéma qui fait penser ou qui aide à penser. Bien qu'il soit difficile d'établir un classement, mon cinéaste préféré reste sans doute Ingmar Bergman, dont la mort récente m'a beaucoup attristé. Je crois d'ailleurs que dans *Eléments*, où tout ce qui a trait au cinéma est traité avec maestria par Michel Marmin, la seule longue critique de film que j'ai jamais publiée avait trait à *Fanny et Alexandre*.

Ces dernières années, les films qui m'ont le plus bouleversé à un titre ou un autre sont *Eyes Wide Shut*, de Stanley Kubrick, *Breaking the Waves*, de Lars von Trier, *Les enfants du marais*, de Jean Becker, *Les invasions barbares*, de Denys Arcand, *Million Dollar Baby*, de Clint Eastwood, *Flandres*, de Bruno Dumont, *La vie des autres*, de Florian Henckel von Donnersmarck. Mais j'en oublie certainement, à commencer par les films de Ken Loach ou ceux des frères Dardenne.

13) *Bien qu'ayant eu vingt ans dans les années soixante, vous ne paraissez pas très attiré par le rock ? Quelle musique appréciez-vous donc ?*

Sans la musique, disait Nietzsche, la vie serait une erreur. On pourrait en dire autant des femmes et des chats. J'aime évidemment la musique classique, mais je n'ai jamais dédaigné aucun genre. Mon adolescence, c'était Elvis Presley, Bill Haley, Tommy Steele, Cliff Richard, Lonnie Donnegan et quelques autres. J'ai toujours eu une faiblesse pour le jeune Presley ! Je me suis aussi enthousiasmé pour le jazz, le blues, le gospel, de Bessie Smith, Duke Ellington et Bix Beiderbecke jusqu'à Charlie Parker, Fats Domino ou Miles Davis, en passant par Big Bill Broonzy, Sarah Vaughan, Ella Fitzgerald, Mahalia Jackson, Ray Charles, sans oublier Ottilie Patterson, qui chantait avec l'orchestre de Chris Barber. Dans le domaine français, je crois qu'on n'a jamais fait mieux que Brel, Brassens, Leo Ferré et Barbara (je

place au-dessus de tout les poèmes d'Aragon chantés par Ferré). Sur un plan plus politique, avant Bob Dylan, il y avait aussi Colette Magny, Paul Robeson et Pete Seeger. Par la suite, j'ai bien aimé Serge Reggiani, Gainsbourg et le reggae, Ferrat, Moustaki, Le Forestier, Higelin, Lavilliers, Nina Hagen et Klaus Nomi. Ces références vous paraîtront peut-être un peu vieillies. C'est que je vois mal qui a pris la suite. J'aime bien Juliette, mais elle est inégale. Et Renaud n'a pas tenu les promesses de ses débuts.

Dans les années 1970 et 1980, j'ai par ailleurs constitué une sorte de phonothèque des musiques populaires d'à peu près tous les pays, et aussi des chants politiques de toutes tendances dont j'ai pu trouver l'enregistrement (je dois avoir au moins 40 versions différentes de *L'Internationale* et de la *Chanson de Che Guevara* !). Pour finir, je ferai une mention spéciale pour les chanteurs « régionalistes » de la grande époque : Glenmor, Gilles Servat, Marti, Géranium, Marieke en Bart, etc. Mais j'adore aussi le flamenco !

14) *Quels peintres aimez-vous ?*

Chez les classiques : Dürer, Cranach, Vermeer, Botticelli, Michel-Ange. Dans la peinture moderne, la filière qui va de l'impressionnisme au cubisme m'a toujours laissé assez indifférent. La tradition picturale et plastique qui me séduit le plus est celle de l'expressionnisme, depuis Goya et le Greco jusqu'à Lucian Freund en passant par Van Gogh, Schmidt-Rotluff, Ernst Barlach, Käthe Kollwitz et Edvard Munch. Mais j'aime aussi beaucoup les surréalistes, l'école allemande de la Nouvelle Objectivité (surtout Otto Dix et Rudolf Schlichter), la peinture métaphysique de Giorgio De Chirico et Carlo Carrà, les préraphaélites anglais (Rossetti, Edward Burne-Jones, William Morris), et quelques peintres plus isolés comme Arnold Böcklin, Franz von Defregger ou Moritz von Schwind

15) *Sur quoi travaillez-vous actuellement ?*

Sur trop de choses, comme d'habitude. En plus des revues dont je m'occupe, je viens de terminer une grande bibliographie Carl Schmitt de plus d'un millier de pages et j'ai trois projets de livres en cours : l'un sur la philosophie de l'argent, l'autre sur l'évolution du droit, le dernier sur la notion de politique, où j'examine de façon critique les thèses de Schmitt sur le rapport entre politique et conflictualité. J'ai aussi l'intention de publier plusieurs nouveaux recueils d'articles, ainsi qu'une édition entièrement refondue de mon dictionnaire des prénoms. Une partie de ces travaux paraîtront sans doute d'abord en Italie, où je dispose d'un public plus attentif et plus nombreux qu'en France.

16) *Quelle est votre méthode de travail ? Le travail est visiblement une hygiène de vie pour vous…*

Je n'aime pas beaucoup l'expression d'« hygiène de vie », qui m'évoque ce substitut contemporain d'ordre moral qu'est l'hygiénisme dispensé par ce que Christopher Lasch appelait l'« Etat thérapeutique ». Je travaille en général 80 à 90 heures par semaine (ce qui ne m'empêche pas d'être hostile à l'idéologie du travail !), sans y avoir grand mérite, puisqu'en général je me consacre à des choses que j'aime. Habituellement, je lis le matin et je m'efforce, l'après-midi, de rédiger une dizaine de pages tous les jours. Ce beau programme est malheureusement souvent perturbé par des obligations diverses. La grande majorité de ce que j'écris ne fait l'objet d'aucun salaire, ce qui ne me déplaît pas non plus. La gratuité, comme la générosité, est l'une des valeurs qui gouvernent ma vie.